

Les ténèbres. Tout se borne à ne pas laisser s'infiltrer le peu de lumière du dehors. Au-dehors d'un cerveau, seul, aux limites de la ville. Le désert, dehors, attend.

« Le moment est venu ! »

Joseph descend de voiture. Le conducteur accélère et Joseph tombe. Un abîme ouvert sur lui. Bouillonnant. Il s'écorche les doigts en s'écoulant, invisible parmi les sables du désert. Nocturne, le sable devenu fluorescent. Rampe. Les lisières urbaines, affaissant leur regard. « Vos immeubles, disent les craintes du promoteur immobilier, ont le dos voûté, le ventre blafard. » Joseph rampe. C'est la longue agonie du héros, espère-t-il. On n'a jamais vu ça.

Recroquevillé dans la poussière, il prie. La prière du héros, espère-t-il. Au centre du plus bouillonnant cerveau d'une littérature hypothétique. A-t-il jamais lu ? Il ne sait plus. Ses doigts écorchés l'empêcheront d'écrire. Il oublie.

Un conducteur ivre qui rentre en ville après avoir passé une partie de la nuit dans un désert multicolore, voici son avenir. Hypothétique : il heurte un autobus au carrefour. On compte les morts. La virginité souillée de ses allées. Les camions-lessiveurs ne tromperont personne.

Clameur des journalistes, qui portent les esquisses de leurs photographies en bandoulière. Lourdes plaques de marbre. Gravures illimitées, semblables. On ramasse aussi le conducteur ivre. Et l'on regarde son appartement.

On insiste. « La lumière est allumée. » Du plus haut immeuble, la seule lumière allumée. Eclairée par la lune d'un ciel sans étoiles. Un ciel transitoire, presque une aurore et difficile à voir. Le ciel d'Auckland est noir, les sables du désert promènent leurs dunes aux plus hautes altitudes, en attendant la pluie. L'attente aussi commet. On ramasse les morts, entassés dans le ventre mou de l'autobus. Presque un crépuscule et le matin, lui, on l'espère. « Toute la ville espère. »

Il fallait gouverner ses espérances. Regardez-le : celui-là qu'on ramasse, qu'on ramasse sur l'herbe, l'herbe caoutchoutée de sa voiture, sur la banquette arrière ; sa tête renversée, brûlant le caoutchouc de l'herbe, noyée sous la verdure de la banquette arrière ; l'odeur de la banquette harcèle l'ambulancier qui étouffe et qui ne trouve pas l'oxygène, à l'arrière de son ambulance. On le rattrape.

« Retourne là-bas ! », crie le médecin-chef et on ramasse le corps du conducteur. A dix kilomètres de là, le désert, comme une plage urbaine, cerné d'immeubles et des centaines de riverains, à leurs fenêtres, fusil au poing, attendent le désert qui progresse. Mais le désert avance à petits grains de sable, qui infiltrent l'asphalte. Si vous voyez de larges fissures sous l'asphalte.

Joseph endormi marche-t-il, rampant et protégeant ses mains du vent ? Fait-il semblant avec ce rêve dont il se souviendra, en s'éveillant, qui l'a vécu. Il a noté, consciencieusement, ce que lui révélaient, par chacun, tous ces rêves et il n'est jamais parvenu, cela viendrait, à en tirer la moindre conclusion. Cela viendrait. L'appartement que le gouvernement offre à des gens tels que Joseph ou encore le conducteur, ce sont de petits lieux vétustes, aux murs plantés à même le sol, avec des clous, ce sont de petites cabanes qui s'attirent les unes, les autres, superposées en immeubles par un vrai tour de prestidigitation.

L'appartement de Joseph est principalement le lieu où il rêve, où il s'éveille lorsque la pluie s'infiltré par le plafond, après avoir suinté des murs des trois appartements du dessus et parvient à son plafond, suinte en zigzagant mais lorsque le vent souffle, tombe sur le lit et Joseph, à ce moment, s'éveille.

« J'ai fait un mauvais rêve. » Et il grimpe de son lit sur son bureau. Il retrouve le cahier jauni sur lequel il gravit ses rêves. Il écrit vite un texte auquel il n'apporte pas de corrections et il s'écrie, en écrivant, ce que son rêve a pu lui dire. La poussière prend du poids, c'est évident et presque chaque jour, elle s'alourdit.

Joseph n'en est plus là. Son appartement, s'il le reverra un jour, il le laissera désormais noyer ses rêves parmi la poussière. Et la pluie, on l'attend à présent diluvienne, c'est pour les jours prochains, les jours que l'on attend, un ou deux ans auparavant, ensoleillés.

Ceux-là seront pluvieux.

On dit aussi que le désert, avec la pluie, se déversera tout entière sur la ville. La ville, dit-on, il n'en restera rien; Joseph, lui, rampe sous le regard des riverains. Des coups, tirés, s'enfoncent dans le sable dans un bruit de caoutchouc. « J'ai vu son mbre ! », s'écrie l'un d'en haut. Joseph ôte ses doigts du sable et se laisse glisser. A nouveau, les ténèbres.

Un ou deux ans auparavant, il n'y a rien de ce maudit désert. Un parc zoologique qu'on a installé ici. « Auckland, dit ce fameux promoteur, est à présent une ville modèle. » Joseph arrive. Une excursion en ville qui se finit en vis-à-vis, comme un duel, dénué d'armes. Une rancoeur, semble-t-il, réciproque. « Je ne suis pas ubiqué ! », s'insurgera Joseph. Mais le désert avance. Bientôt les premières pluies de sable. Rires de Joseph, dans son appartement qui rétrécit. Joseph s'éveille d'un rêve et rit. Il sait mieux que les promoteurs qui viennent le voir que le désert avance. « Je suis venu pour l'étudier. »

« Mais vous n'êtes pas ubiqué ! » Le promoteur pointe son fusil de chasse sur Joseph. « Et que faites-vous ici ? » En un clin d'oeil, Joseph disparaît. Pour s'éveiller dans le désert. Une balle dans le crâne. On lui demande ce qu'il a voulu faire. Il se retourne et son regard s'étonne pour lui. Premier retour en ville. Joseph refuse de croire en l'idée selon laquelle, comme les médecins le lui ordonnent, il est ici avec un crime pour intention. « A chaque citoyen, tenir le discours qui convient, désespérant. » Il n'y croit pas.

Il a toujours parlé sans intention. C'est ce qu'on lui reproche. Et dans ses livres. Car vous êtes ici quelqu'un qui écrit. Vous êtes venu dans l'intention d'écrire. Pourquoi Auckland ? « Il se trouve que j'habite en France. » On examine son ombre. Toutes sortes de questions. « Il se trouve que j'habite à côté de Paris. » Et on le fait saigner.

Joseph regarde son sang qui s'écoule et il profite d'un instant d'inattention du chirurgien, il frappe le chirurgien. Il le déchire de son scalpel. Son sang. Il faut le nettoyer. Le sang, vivace sur le carrelage. Qui s'empare de l'éponge. Joseph prend l'éponge avec lui et sort. Une ambulance, qui revient d'accidents. D'accidents de la route, qu'il a su éviter, le conducteur avec des yeux tels qu'on l'appelle « le lynx » mais il n'entend pas le scalpel qui lui déchire la nuque. Retour aux ténèbres du désert.

Si loin que vous vous enfoncez dans le désert, il vous sera possible d'observer la ville et ses animations, au rythme des lueurs qui désordonnent pour conjurer le sort la noirceur de la nuit, tombée dans le cluster d'un pianiste qui serait tombé raide mort sur les touches graves de son instrument. Il vous est possible d'observer la nuit mais vous y perdez toute notion de l'heure : un, deux ans s'écouleront et vous n'en savez rien, il vous faut retourner en ville. La ville, effrayée tous les jours par ce soudain désert, les citadins s'efforcent d'un pas silencieux et ils ne parlent pas. Si vous venez en ville après le séjour du désert, vous êtes traqué.

On vous questionnera – on dira aussi qu'il est un Démon, celui qu'on trouvera en vous ouvrant le ventre et, c'est indubitable qu'il s'est emparé de vous. Joseph, notre héros hypothétique, harcelé par ses propres craintes, répète : « Je ne suis pas ubiqué ! » Retourner au désert, revenir à la ville – ces deux temps se confondent à présent. Les sables le reprennent. Mais une voiture passe dans le désert. Elle s'arrête près de lui, on ramasse son corps inerte et on le ramène à son appartement.